

## LA-BAS-ICI

Bois de Meudon, 21 mai 1871.

Pendant qu'au loin les canons grondent,  
Et qu'en nos cœurs nous gémissons,  
Au bois les oiseaux se répendent,  
Chantant l'amour dans les buissons.

Là-bas, c'est Paris, c'est la guerre !  
Aveuglement, colère et feu ;  
Ici, c'est un coin de la terre,  
C'est une forêt du Bon Dieu.

Là-Bas, la haine, la mitraille,  
Crime et folie allant de pair ;  
Le bruit, l'horreur de la bataille...  
Paris en feu crachant le fer.

Ici, le contraste est étrange,  
Arbres touffus, fourrés épais ;  
Nids de pinsons, chants de mésange,  
Fleurs et clartés ! — partout la paix !

Ici la fauvette ravie  
Vers un doux nid prend son essor ;  
Le petit être aide à la vie...  
L'homme là-bas aide à la mort !

Là-bas des pleurs, des agonies,  
Et l'épouvante du cercueil !  
Ici, partout des harmonies ;  
Mais dans mon cœur la France en deuil !

CH. PEROTTE-DESLANDES.

## AMOUR ET LARMES

PAR MARY

## PREMIÈRE PARTIE

## I

MÈRE ET FILLES

(Suite.)

« On joua le whist à un sou la fiche, marquant simple, en dix points et deux fiches de consolation. Avec un malheur fabuleux, on pouvait arriver à perdre trente sous dans la soirée, encore je n'en suis pas sûr. Tous les gens avec lesquels j'avais l'honneur de faire cette partie étaient millionnaires, et cependant il n'est sorte de choses désobligeantes qu'ils n'échangeassent pendant les trois parties que je dus subir, uniquement à cause du misérable enjeu. Vingt fois je fus sur le point de jeter les cartes et de m'enfuir de ce tombeau vivant où tout sentait le mois. Il y avait des jeunes gens qui n'étaient pas jeunes, des femmes sans grâce, des causeries sans esprit, de belles choses sans luxe, c'était la province enfin, ce quelque chose d'oublié dans le mouvement moderne, qui naît, qui boit, qui mange, qui dort, qui s'habille, qui remue, mais qui ne vit pas. »

— Ah ! monsieur ! comme vous êtes injuste ! dit Marie-Sophie légèrement blessée ; si je ne craignais d'attirer un compliment forcé aux personnes présentes, je dirais qu'elles sont de la province et qu'elles ont la prétention de vivre.

— Avez-vous pu croire, demanda le jeune professeur en attachant sur elle un regard animé, que je vous confondais avec cet affreux monde ? Il y a, et il y a aura toujours, mademoiselle, des Parisiennes en province et des provinciales rue du Bac ; la femme naît de race, et c'est Dieu qui la doue ; seulement, à mérite égal, la femme de province descend un peu plus chaque jour vers la terre-à-terre, tandis que la femme de Paris monte vers la lumière.

— Je vous abandonne Argentan, reprit la belle enfant rappelée à elle-même par le regard fixe d'Amédée ; nous sommes Italiennes par ma mère, et nous échappons ainsi à la petite guerre que vous faites à vos compatriotes.

— Tu as empêché M. Amédée de nous continuer son histoire, murmura Annonciade d'un petit air boudeur. Avez-vous perdu au whist, M. Amédée ?

— Hélas ! non, mademoiselle ; j'eus le malheur de gagner, et les quatre misérables sous constituant mon bénéfice semblèrent, au moment du paiement, coûter à madame de Serdot un si grand sacrifice, elle les examina si scrupuleusement, les tournant et les pesant, et me les jeta avec un air de si mauvaise humeur, qu'en retour j'eus bonne envie de les jeter par la fenêtre.

— Et pourquoi ne le faites-vous pas ? demanda Médéric.

— Par respect pour le grand âge de mon hôtesse, répondit modestement Amédée ; dans tous les cheveux blancs je vénère ma mère.

Un observateur étranger à ce petit groupe se serait aperçu, à cette simple et touchante parole d'un homme sérieux et légèr-sceptique, que les yeux de Marie-Sophie se baissaient humides ; une émotion mal contenue venait de trahir un sentiment profond.

Personne n'y prit garde, sauf peut-être la mère ; car les mères ont des yeux partout, et la causerie se prolongea sur le même ton enjoué.

— Je fis bien d'autres gaucheries, reprit Amédée ; habitué aux usages de Paris, où chaque joueur laisse cinquante centimes pour les cartes, j'atteignis ma bourse et je complétais cette petite somme sur la table de jeu. Quand on se leva, madame de Serdot aperçut cet argent à la place que je venais de quitter, elle s'en empara et me le remettant immédiatement :

— Comment, me dit-elle ironiquement, vous oubliez votre gain ? Ah ! Parisien !

— Du tout, madame, cela revient aux domestiques.

— Je crus qu'elle allait avoir une attaque :

— Aux domestiques !... Et depuis quand donne-t-on de l'argent aux domestiques quand ils n'ont rempli aucun devoir,

rempli aucun service ? Venez-vous donc pour les corrompre ? Nous avons déjà assez de peine à les conserver.

— Mon Dieu, madame, répondis-je avec beaucoup de déférence, quoique très interloqué de cette vive sortie, je suis désolé d'avoir fait une chose inconvenante. C'est une habitude de Paris.

— Là-dessus, tout le monde se jeta si bien sur ce pauvre Paris que j'eus presque honte de mes sympathies pour lui, et qu'en fils ingrat je fus, un instant, sur le point de renier mon clocher. Avant que j'eusse commis cette lâcheté, le tumulte s'apaisa et madame de Serdot me fit la morale suivante :

— Mon cher monsieur, vous arrivez d'un pays perdu, d'une Babylonie que le feu du ciel va dévorer un de ces quatre matins, plusieurs prédictions l'assurent. Or, à Argentan, nous n'avons pas marché si vite ; nous sommes restés de braves et honnêtes gens ; il faut faire comme nous si vous voulez être heureux. Il y a trois ans, une jeune et jolie femme fut amenée ici par un mari las du monde et cherchant le repos. Cependant, il autorisa sa femme, petite Parisienne pur sang, à recevoir la société argentanaise. De nombreuses invitations, lancées en ville, promirent bientôt une soirée tous les dimanches à l'hôtel... Vous ne tenez pas à savoir le nom ? On s'y rendit en foule le premier jour, tout se passa à merveille, la soirée fut charmante. Le second dimanche il ne vint personne ; le troisième, le quatrième, on s'abstint également, et toujours les salons restèrent vides. La petite dame se dépitait, pleura, s'ennuya et se plaignit. Une amie, il y en a encore de par le monde, lui dit :

— Madame, vous êtes jolie, aimable, bienveillante, on vous aime généralement, et avec tout cela on ne viendra pas chez vous.

— Pourquoi ?

— D'vinez-le.

— Est-ce que mes appartements n'étaient pas suffisamment éclairés ?

— Admirablement, à giorno.

— N'aurait-on pas trouvé mes petits gâteaux frais ?

— Délicieux, finement choisis.

— Le thé me vient directement de Chine.

— Tout le monde lui a rendu justice, jamais en province on n'en boit de si parfumé.

— Mais... alors... dit-elle hésitante, je ne comprends pas.

— Madame, les habitants d'Argentan ne viennent pas chez vous parce que vos salons sont très bien éclairés, vos rafraîchissements très délicats...

Elle interrompit :

— Vous vous moquez de moi !

— Du tout ; on a pris votre manière d'agir pour une leçon, et les gens d'ici sont trop fiers pour accepter une leçon.

— Je n'ai pas eu cette prétention.

— Alors faites comme les autres. A Argentan, on se voit fréquemment, on s'invite sans façon, le matin, à la sortie de la messe. Il y a une lumière de plus que les jours ordinaires en l'honneur des invités, qui aiment mieux cette petite politesse qu'une grosse dépense leur imposant l'obligation d'agir de même à l'occasion. Si dans la soirée quelqu'un a trop chaud, il ouvre la fenêtre et se rafraîchit ; pour tous ceux qui ont soif, il y a de l'eau dans la carafe. On appelle ces réceptions des *soirées sèches* ; mais avec cela nos bourses sont pleines, nous transmettons intact à nos enfants l'héritage paternel ; tandis qu'à Paris, en faisant manger votre bien au tiers et au quart, vous mourez à l'hôpital.

— Nous connaissons l'histoire, dirent les deux jeunes filles, qui se contenaient depuis longtemps pour ne pas rire aux éclats, elle est vraie de tout point, et la pauvre petite madame de Nottes a dû céder devant les travers d'une population ariérée de deux ou trois siècles. Aujourd'hui, elle reçoit tout Argentan, et prend le thé seule quand son monde est parti.

— Je fais comme elle, reprit Amédée, s'unissant à la gaieté générale et riant de bon cœur des mésaventures de sa grande sœur, je m'incline devant les préjugés de la province, je ne les heurte plus.

On quitta la table ; on se répandit dans les jardins ; les jeunes gens fumèrent leurs cigares en attendant que la voiture fût attelée pour reconduire Amédée à la ville.

Madame de Ribienne avait pris la parole à son tour et racontait quelques travers de madame de Serdot inconnus à Amédée. Nous craignons de fatiguer le lecteur en les ajoutant à ce qui précède. Mais la jeunesse qui écoutait y trouva de nombreux motifs d'hilarité, et le parc retentit longtemps de cris joyeux.

Le départ du jeune professeur fut salué d'un regret général. Dans la demi-ombre du soir on voyait les yeux levés sur lui, brillants d'amitié, car il était aimé dans la famille, aimé de tous.

## II

LE MYOSOTIS

Parmi les travers de la province, que nous ne voulons pas tous analyser, le plus grand, c'est de se préoccuper de la vie de chacun, des mouvements, des démarches, des projets, des actions, des visites et surtout... des possibilités de mariage. A Argentan, on ne se faisait pas faute d'avoir les yeux perpétuellement ouverts sur ce qui se passait au château de Rémil-lac. La vie retirée de ces dames, chez lesquelles aucun indiscret n'avait pu parvenir à s'introduire, excitait un surcroît de malveillance dans des esprits déjà portés à la malveillance par étroitesse d'idées et par inaction.

La beauté des jeunes filles et la fréquence des relations d'Amédée avec la famille de Ribienne étaient le thème varié des romans journaliers. « Il épousera la brune. Non, la blonde. Marie-Sophie est plus pâle ; Annonciade paraît moins gaie. » Tels étaient les infinnement petits propos qui circulaient dans les causeries argentanaises.

Était-il donc probable effectivement, ou seulement possible qu'Amédée vit, deux fois chaque semaine, Marie-Sophie et Annonciade, sans éprouver pour l'une d'elles un sentiment plus vif que celui de l'amitié ? L'intimité si douce et si dangereuse entre deux personnes de sexe différent, ne devait-elle pas forcément prendre les proportions d'une ardente affection, lorsque les deux cœurs en contact étaient au début de la vie sans la sauvegarde de l'expérience ? Presque dès le premier jour, le cœur d'Amédée avait parlé ; une des belles créatures qui le traitaient en frère prit sur sa vie un domaine absolu. Sa position modeste l'obligeait à comprimer les épanchements de son âme ; mais le sentiment étendait ses racines, et le jeune professeur revenait chaque fois de Rémil-lac plus ému, plus épris, plus lié à toute cette chère famille au sein de laquelle il rêvait une félicité sans nuages. L'attitude si maternelle de

madame de Ribienne, à son égard, le berçait parfois d'espoirs enivrants : d'autres fois, il pensait que cette bonté s'adressait uniquement au précepteur de son fils, et son âme, en refluxant au plus profond de sa pensée la joie qui l'avait un instant exalté, s'abandonnait à de longues et profondes tristesses.

Amédée était un homme à la figure animée et intelligente ; moins beau que distingué, il plaisait par son air franc, aimable et spirituel. Il portait rejetée en arrière, de manière à découvrir entièrement le front, une abondante chevelure d'un châtain soyeux, ce qui donnait beaucoup de lumière et de vivacité à sa physionomie. Fils unique d'un modeste employé du ministère des finances, Amédée fit ses études dans un des grands lycées de Paris avec un succès que l'amour-propre paternel convertissait en brillant avenir, lorsque la mort qui joue avec les projets humains, enleva de la terre l'excellent homme, laissant une veuve et un orphelin sans ressources et sans appui. Amédée faisait alors sa classe de seconde ; il n'avait pas dix-huit ans.

Loin de se laisser abattre par cette rude épreuve, le jeune écolier trouva dans l'amour qu'il portait à sa mère la force d'accomplir ses nouveaux devoirs. Renonçant à ses études presque achevées, à l'école normale, b et de ses travaux, il écrivit à un parent de sa mère, principal dans un collège de province, en lui demandant un emploi immédiat. Comme il était ce qu'en style universitaire on appelle un brillant élève, on consentit à lui confier la régence d'une petite sixième ornée de dix-sept gamins qui déclinaient *rosa*. Avec une ferme volonté, Amédée domina ses dégoûts, prit sur les nuits pour son travail personnel et à la fin de l'année classique fut reçu bachelier. Cela le fit monter en grade, et une classe de cinquième devint la récompense de ses laborieuses veilles. D'année en année, sans repos ni trêve, comme le juif errant, il marcha, envoyé d'un lieu dans un autre, passa par la licence et se trouva enfin, au bout de dix ans, professeur de rhétorique à Argentan.

Si les sœurs du travail s'écrivaient, j'en ferais ici l'énergique tableau, afin que l'homme des champs comparât son labeur en plein soleil et dans la liberté aux laborieuses veilles du professeur qui, courbé sous une lampe fumeuse, demandait au silence de la nuit d'ajouter au travail déjà si pénible de sa longue journée. Mais le pauvre laboureur, en essayant sur son front hâlé la sueur saine et fortifiante que provoque le travail de la terre, ne croira jamais qu'il est des sueurs qui ne s'essuient pas et dont les cheveux blanchissent. A quoi bon alors en parler ?

Le collège d'Argentan était florissant ; les élèves nombreux se disputaient les répétitions du jeune professeur qui méritait les éloges qu'on accordait à son talent. La vie paraissait donc lui sourire après tant d'amertumes et d'orages qu'avait comblés la mort de sa mère arrivée dans l'intervalle de ces dix ans.

Madame de Ribienne, en admettant dans le sanctuaire de sa vie de famille un étranger de vingt-huit ans, avait longuement réfléchi aux inévitables conséquences de cette action. « Il aimera une de mes filles, s'était-elle dit, il faut donc que par sa famille et son mérite il soit digne de l'épouser. » Les renseignements pris à la source furent favorables au jeune fonctionnaire et l'expérience d'une année confirma ces témoignages flatteurs.

Bientôt, madame de Ribienne vit ses prévisions se réaliser. Mille indices qui n'échappent pas à la sagacité d'une mère lui prouvèrent que Marie-Sophie, la plus belle et peut-être en secret la plus aimée de ses filles, n'était point insensible au mérite d'Amédée. Lui-même, malgré la réserve imposée par sa position dans la maison, laissait échapper une admiration sans bornes pour les talents de la reine. Madame de Ribienne encourageait par sa conduite cette affection naissante ; elle n'avait aucun préjugé de caste et ne demandait à son gendre que la vertu et l'honneur.

Pour Marie-Sophie, l'amour n'était plus un secret. Comme dans les organisations trop ardentes, il était écloso à première vue et avait tout envahi. Elle s'était révoltée contre les faiblesses de son cœur, elle avait protesté intérieurement, opposé la fierté, le combat, la fuite... inutilement. Son âme revenait toujours d'elle-même vers celui dont elle sentait qu'elle serait avec bonheur l'épouse, et pour lequel elle ne pouvait plus que vivre ou mourir.

Telle était la situation morale de nos personnages au commencement de ce récit, et malgré l'enjouement de la conversation, tous portaient au cœur des désirs et des angoisses.

Seule, Annonciade paraissait insouciant, légère et joyeuse. Comme l'oiseau qui vole, elle ne semblait demander à la vie que du soleil et des fleurs. Sa conduite avec Amédée était celle d'une riche enfant, presque d'un camarade ; elle assistait aux leçons de son frère, les partageait quelquefois, les interrompait plus souvent ; écoutait gravement ou riait comme une folle, jaisait comme une petite fauvette, en un mot suivait tous les caprices, toutes les impulsions de sa mobile nature et paraissait dans une heure sous vingt aspects différents.

Madame de Ribienne laissait une complète liberté à cette charmante espiègle. Ce ne sera, dit-elle, jusqu'à trente ans qu'une petite fille. « Tout le monde autour d'elle répétait ce propos et y ajoutait foi. Pourtant, chose étrange, la petite fée du clair de lune allait souvent le mardi et le jeudi soir, alors que tout le monde était retiré, soupier dans les grands bois obscurs, où la caressait d'un rayon argenté et mystérieux sa blanche marraine du firmament. A cette clarté inattendue, on pouvait voir pleurer les yeux si doux d'Annonciade... l'heureuse enfant sans chagrin !

Amédée entra dans l'appartement qu'il occupait chez madame de Serdot. Tout l'enjouement de la soirée disparut promptement de son visage. Sa chambre lui semblait déserte, triste et délabrée, malgré les vestiges de splendeur que conservaient les moindres appartements de cette antique demeure. Il se disait que la dernière mesure, que la cabane du charbonnier où vivent une femme et un enfant, valait mieux que ces lambris dorés, que ces riches tentures, que ces sculptures au plafond, si gracieuses cependant. C'est que la présence d'une femme aimée aimait cette solitude ; avec elle, le travail et le repos auraient leur ange gardien.

(A suivre.)

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGALE, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.